

cesse de Hesse, nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs :

Saint-Petersbourg, le 2 (14) août 1844.

Mon très-cher ami,

En m'écrivant vous étiez vivement préoccupé du malheur dont la famille impériale était si prochainement menacée et qui n'a guère tardé à la frapper. Je vais au-devant de vos désirs en vous informant des causes, de la marche et de la funeste issue de la maladie d'une jeune princesse dont, il y a à peine un an, vous admiriez encore la grâce et la modeste beauté.

Ce n'est pas à vous, cher ami, qu'il faut expliquer les motifs de la déplorable hâte qu'on a mise à son mariage, et qui a si malheureusement contribué à abrégé ses jours. Ce qu'à ce sujet contient votre dernière lettre, et les extraits de l'*Univers* que vous m'avez envoyés, prouvent que vous comprenez à merveille la spéculation politique qui a déterminé cette alliance.

Sa consommation était fixée au mois de janvier, au-delà duquel l'on n'aurait pu, en raison du carême, qui chez nous commençait le 31 janvier, remettre la célébration et les fêtes de cour, à moins de les ajourner à près de trois mois. Or, la jeune fiancée avait dès le mois de décembre, pris la coqueluche, maladie qui, à son âge, n'avait rien de dangereux, mais qui par suite des insomnies et de la fatigue qu'elle cause, l'avait notablement affaiblie. Mais tel était l'empressement de l'empereur à voir cette alliance close et consommée, qu'il consulta son médecin sur les moyens héroïques que l'on pourrait employer pour hâter le retour des forces de la malade. Le docteur R..., que vous connaissez, conseilla des bains froids à l'eau de mer que la princesse prendrait dans ses appartements, et malgré les répugnances naturelles qui se faisaient devant ce qui paraissait trop hasardeux, il fut employé ; les craintes paternelles se taisaient devant ce qui paraissait une exigence de haute politique. Les bains ayant en effet produit un retour de forces que l'on crut définitif, le mariage fut célébré avec les pompes accoutumées.

Mais la réaction factice que l'on avait ainsi obtenue fut de bien courte durée. La jeune épouse, bientôt enceinte, prit une toux étiqne qui donna de justes inquiétudes. Il est assez dans la nature des grands de se croire au-dessus des tristes vicissitudes de la vie ; l'empereur, sans doute, n'était pas exempt de ce préjugé, puisque malgré la situation alarmante de sa fille, il se rendit en Angleterre, où l'appelaient l'ouverture de négociations dont le mystère se révélera plus tard. Vous savez qu'il en fut rappelé par les plus sinistres avis, et à son arrivée il connut en son entier le malheur dont il était menacé.

Je n'entrerai pas dans le détail de tout ce qui fut entrepris et tenté pour arracher à la mort une si précieuse victime. La médecine indigne et égarée épuisa toutes ses ressources sans autre succès que de prolonger la vie de l'auguste malade au-delà du terme que la nature, abandonnée à elle-même, lui aurait accordé.

La plus cruelle des privations qui ait pu être imposée à l'empereur était la défense médicale de voir sa fille plus de deux fois par jour, et toujours à peu près en silence, de peur de la fatiguer par trop de paroles ; il s'y soumit ce pendant, mais plusieurs fois par jour il se glissait dans son appartement, et y demeurait quelque temps, caché par le paravent qui entourait son lit. Le malheureux père se plaisait à écouter au moins sa respiration et à surprendre quelques paroles qui échappaient de la bouche d'une fille si chère. Un jour la princesse appela la jeune Anglaise qui ne la quittait jamais. Elle lui demanda le portrait peint en miniature de son père, et le tenant entre ses mains, elle lui adressa de tristes paroles d'adieu et d'espérance de le revoir dans un monde meilleur. Puis elle recommanda de ne plus l'en réparer, exprimant le désir que ce portrait reposât sur sa poitrine, dans la tombe. Il faut renoncer à peindre des émotions aussi cruelles ; le malheureux père, étouffant avec effort ses sanglots, tomba sans mouvement entre les bras des personnes qui se trouvaient près de lui ; il fallut l'emporter avec le moins de bruit possible et lui donner des secours pour le rappeler à la vie et à la conscience de son malheur.

La nature, fortifiée de la bonté divine, soutint la vie de la jeune mère jusqu'à ce qu'elle put donner le jour à un fils qui semblait devoir naître pour les plus hautes destinées de la terre. Peu d'heures avant que la mort ne saisit sa victime, celle-ci fut dévotement de ce fils. L'empereur, qui se trouvait près de sa fille, voyant le jeune prince si faible qu'à peine il donnait signe de vie, l'endoya de sa propre main et fit appeler à l'instant même un pasteur protestant pour accomplir le rit baptismal de son Eglise ; car destiné à monter un jour sur le trône du Danemark, il paraissait essentiel que par son baptême il entrât dans la communion protestante. La cérémonie était toutefois inutile, car bientôt après l'enfant passa à une meilleure vie. Dieu lui avait fait une grande grâce ; car baptisé de la main de son aïeul, qui, suivant la foi de son Eglise, avait certes l'intention de lui conférer ce grand sacrement, il passa à la vie de élus, ce dont on aurait pu légitimement douter, si ce que les protestants *éclairés* ne considéraient plus que comme une simple cérémonie eût été accompli sur lui par un de ces théologiens nationaux qui ne manquant pas plus à Peterbourg qu'à Berlin. Du reste, il y a lieu de s'étonner que l'empereur, que sa dignité suprême constitue chef de l'évangélisme protestant de ses Etats, ait ignoré que le rituel protestant n'admet pour le baptême, d'autre cérémonie qu'un discours, à l'exclusion de toute espèce de prières ; et certes il ne pouvait s'agir d'en prononcer un en des circons-

tances aussi douloureuses.

Maintenant une seule réflexion à ce sujet. L'Empereur avait deux filles mariées, l'une à un prince catholique, l'autre à un prince luthérien. Il n'avait voulu que les enfants de la première fussent baptisés, *contrairement au désir de leur père*, par un pope russe, et de son plein gré il n'a fait appeler un ministre protestant pour imprimer au baptême du nouveau-né le sceau du luthéranisme. La politique le voulait ainsi, me dira-t-on ; mais celle-ci n'entraîne plus pour rien dans les destinées d'un enfant qui indubitablement allait mourir ; il est donc bien difficile de voir dans la conduite si différente de l'empereur, à l'égard de sa postérité féminine, autre chose qu'un effet de sa constante aversion pour l'Eglise catholique.

Je veux épargner les détails de la mort et des funérailles de la princesse, cérémonie à laquelle l'Empereur voulait assister, et où sa douleur fut si vive que sa constitution physique, si robuste d'ailleurs, faillit y succomber. Depuis cette catastrophe, sa santé n'a pu encore se rétablir parfaitement, ni ses regrets se calmer. On le conçoit, lorsque l'on considère ce qui produit sur le cœur de l'homme l'exercice d'un pouvoir sous lequel tout plie, et l'habitude de se sentir au-dessus des vicissitudes ordinaires de la vie humaine, alors il faut à l'homme quelque'un de ces coups d'avis qui le ramènent au sentiment de sa conduite naturelle ; il faut que le sceptre aussi reconnaisse son néant. D'immenses douleurs remplissent le cœur du monarque, et des larmes bien amères couleront longtemps encore de ses yeux. Puisse-t-elle lui rappeler tant de douleurs et tant de larmes que sa dure et inflexible volonté a fait naître et couler dans un si grand nombre de familles, enlevées ou dispersées par son ordre, pour cause de leur constance dans la foi de leurs aïeux ! Il gémit sous la main de Dieu, et nul ne pourra rester insensible à ses souffrances. Puisse-t-il, à cette occasion, ouvrir une oreille moins indifférente à tant d'autres gémissements, qui, sous les voûtes des prisons et dans les cellules des monastères russes, disent les souffrances des prêtres catholiques, que sa volonté de fer et la servile obéissance de ses agents y tient enfermés, pour venger l'omnipotence impériale de l'offense qu'elle croit recevoir de la généreuse fidélité qui préfère les tourments d'un lent et inexorable martyre au malheur d'abjurer l'obéissance au siège apostolique, et de renoncer, au moins à l'extérieur, au trésor de la foi ! Vous partagerez ce vœu, cher ami, et vous n'oublierez pas de le raconter avec la bonté divine, en vous souvenant des misères et des dangers auxquels notre sainte Eglise continue d'être exposée en Russie, et que vous connaissez si bien.

Revenez, etc.

SUÈDE.

Stockholm, 1er. octobre.—Le couronnement du Roi et de la Reine a eu lieu le 28 septembre. Le temps étant un peu pluvieux, le Roi a fait prendre au clergé le chemin le plus court. La Reine était d'une humeur sereine, tandis qu'au contraire le Roi paraissait fort sérieux et qu'il était même très pâle pendant la cérémonie du couronnement.

Dès qu'on eut proclamé dans l'église que le Roi était couronné, on lança une fusée ; et, à ce signal, 480 coups de canon annoncèrent cet important événement à la ville et aux environs. Le soir la ville a été illuminée par un mouvement spontané des habitants, et LL. MM. sont allées voir l'illumination dans les principales rues et ont été partout accueillies avec enthousiasme par le peuple.

Le Roi a fait servir un repas dans toutes les maisons de pauvres. Il y a eu au palais un dîner de 600 couverts, dont 120 pour les Etats. Le ministre des affaires étrangères a traité le corps diplomatique, et le ministre de la guerre avec les officiers. Sa Majesté a ordonné pour demain quatre dîners, dont deux pour les ouvriers compagnons, au nombre de 800, dit-on, 200 matelots et quelques centaines d'ouvriers de la ville.

GRÈCE.

Suivant des lettres d'Athènes, on estime aux deux tiers ou aux trois quarts des membres la majorité assurée au cabinet Coletti dans la chambre des représentants ; mais l'ancien ministère a la majorité dans le sénat. Il peut y avoir là une suite de difficultés pour le gouvernement du roi Othon.

CHINE.

—On lit dans un journal français :

Notre ambassade en Chine.—Notre ambassade envoyée en Chine est arrivée heureusement à Sing-pour le 3 juillet ; mais, depuis qu'elle était dans le détroit de Malacca, les courans et les calmes rendaient sa navigation fort difficile ; elle devait entrer dans la mer de Chine au moment des typhons. Au reste, elle perdait déjà ses illusions sur ces pays, qu'elle s'était figurés si confortables.

« Je crois, dit une correspondance datée du détroit de Malacca, à bord de la *Syrène*, je crois que c'est une bonne chose, pour bien écrire sur un pays, que de n'y être pas allé ; et pour la Chine particulièrement, qui est si raffinée et si élégante dans les gravures anglaises et dans les livres, j'ai peur que sa vue ne me désole, et que ce qu'on écrira, au lieu d'être coloré et pimpant comme les rêves d'une imagination parisienne en présence d'un éventail d'ivoire, ne soit terne et froid ; j'ai cette peur précisément parce que, pas plus tard qu'hier, j'ai passé cinq heures dans une ville chinoise. Le commandant nous a fait relâcher à Malacca, pour prendre des vivres frais et des fruits, et réparer les vides apportés dans nos cuisines par une navigation de quarante-deux jours depuis Bourbon. Malacca est une colonie anglaise, et on y trouve dix Anglais, y compris le gouverneur. Je n'ai pas